

## Le statut des genres (genres littéraires ou genres occasionnels ?)

Animateur : Christian Poslaniec (Chercheur, auteur)

Intervenants : Brigitte Louichon (IUFM Aquitaine, auteur)

Shaïne Cassim (Editrice, Albin Michel jeunesse)

Cécile Térouanne (Editrice, Hachette jeunesse)

Marie-Hélène Roques (Formatrice IUFM Toulouse)

Alain Grousset (Auteur)

### Christian Poslaniec

Les théoriciens qui réfléchissent sur le genre littéraire remontent souvent à Aristote. Ils tentent de définir le genre ou plutôt un genre en fonction de la structure de l'écrit, des intentions de l'auteur ou des effets programmés dans le texte. À l'inverse, le grand public organise les genres selon ses goûts pour un type de récit : le policier, la science-fiction, le sentimental, le fantastique, etc. Si l'on se demande comment s'établit l'un de ces genres catégoriels, on trouve une définition canonique pour chaque genre catégoriel de laquelle des transgressions sont à l'origine de sous-genres, dont certains finissent par devenir des genres à part entière.

Prenons un exemple, celui du policier puisque c'est le genre à la mode depuis une quinzaine d'années... Canoniquement, il s'agit d'une enquête criminelle, au sens juridique du terme, qui permet de résoudre une énigme, du style « qui a commis le crime, comment, et pourquoi ». Ça, c'est la définition canonique. Cependant, en modifiant un des éléments de cette structure canonique, on crée le roman noir, le meurtre en chambre close, le thriller autrement appelé « suspense », le serial killer qui est devenu un genre à part entière, etc. Voyez, on part de la même structure canonique, on modifie un petit élément et ça donne un nouveau genre, qui appartient encore au genre policier comme sous-genre ou non. On peut aussi faire le constat que tous les genres populaires semblent issus originellement du genre « aventure », qui remonte traditionnellement au moins à *l'Odyssée* et qui repose sur une succession de péripéties qui crée le suspense. Remplacez des épisodes de *l'Odyssée* par des scènes d'amour et vous avez le genre sentimental. Vous voyez comment on retrouve les origines.

Des genres nouveaux apparaissent, disais-je, par ce jeu de la transgression du canon originel... Par exemple, ce que l'on appelle, selon un terme anglo-saxon, la « Fantasy », en anglais dans le texte, est un croisement entre la science-fiction et le merveilleux. Harry Potter, par exemple, appartient à ce genre entre deux autres genres. D'autres genres disparaissent, par exemple le genre « espionnage » qui a disparu en même temps que s'effondrait l'URSS. L'organisation du champ des genres varie également sans arrêt en fonction de facteurs multiples. Par exemple la façon dont les programmes de télévision caractérisent les films m'amuse ! Ce qui s'appelle pour les uns « comédie dramatique » par opposition à « drame », se nomme ailleurs « film-passion » ! Dans les deux cas, c'est une histoire d'amour et le mot « comédie » indique qu'elle finit bien quand même, alors que s'il y a « tragi » dedans ou « passion », c'est quand même qu'il y a des événements qui mettent très sérieusement en jeu l'amour entre deux personnes. Si on se tourne vers les

éditeurs, c'est encore plus varié. Les collections et sous-collections définissent soit des genres littéraires -historique par exemple- soit des thèmes -le cheval, la danse par exemple- soit des tons -l'humour par exemple- et dans une même collection certains titres apparaissent dans une sous-collection spécifique, alors que d'autres restent généralistes. Alors là, je vais donner un exemple dans une collection -qui ne concerne actuellement personne à la table, mais qui a concerné quelqu'un précédemment- si je prends « Pocket Jeunesse » de ces dernières années, je trouve un roman de Fanny Joly qui est classé dans une sous-collection qui s'appelle « Rigolo » - c'est explicite - et un autre roman de Lorris Murail qui est classé dans une sous-collection qui s'appelle « Toi + moi » - tout aussi explicite- et je trouve deux romans de science-fiction comme *Le soleil va mourir* de Christian Grenier ou *Une navette bien spéciale* d'Andrew Norriss qui n'appartiennent à aucune sous-catégorie, qui sont en généraliste : on ne souligne pas qu'il s'agit de science-fiction.

La notion de genre varie aussi certainement en fonction de la profession, ce que nous allons pouvoir vérifier immédiatement, c'est-à-dire que je vais poser à nos intervenants trois questions successives, mais en leur demandant en priorité de se présenter assez brièvement de façon à ce que vous sachiez à qui vous avez affaire.

### **Marie-Hélène Roques**

Je suis maître de conférences en langue et littérature française, formatrice d'enseignants à l'IUFM de Midi-Pyrénées. Et j'interviens donc en formation de littérature de jeunesse pour le 1<sup>er</sup> et le second degré.

### **Christian Poslaniec**

Comment utilisez-vous la notion de genre en tant que formatrice ?

### **Marie-Hélène Roques**

En tant que formatrice, la notion de genre est très précieuse puisqu'elle permet de mesurer les régularités et les écarts. On sait que le genre permet au petit lecteur - puisque c'est ainsi qu'on l'appelle dans notre jargon, le faible lecteur- de considérer que dans un ciel plein d'étoiles, on peut arriver à reconnaître une étoile si on la met à sa place dans une galaxie. Et le genre est cette galaxie, justement, qui permet de rassurer ces lecteurs, et qui lui permet de comprendre que le genre obéit, sinon à des règles, du moins à des régularités qui, d'albums en albums, de romans en romans, peuvent être repérées. Et bien évidemment, au fur et à mesure que nous avancerons de cycle en cycle, nous ferons observer également les écarts, puisque les écarts par rapport aux genres vont ruiner les horizons d'attentes qui ont été construits précédemment, et vont lui permettre de jouir de cette transgression inimaginable dans laquelle tel auteur, tel illustrateur l'introduit et qui lui permet peut-être de reconnaître le genre inscrit sur la couverture, mais également l'écart par rapport à ce genre.

### **Christian Poslaniec**

Merci. Alain Grousset, qui êtes-vous ?

### **Alain Grousset**

Je suis auteur depuis quinze ans, par ordre chronologique chez Hachette, chez Nathan, chez Flammarion, chez Gallimard. Je suis fidèle mais ma grand-mère m'avait dit : « Ne mets pas tous tes oeufs dans le même panier ! » donc je suis son conseil ! Et dernièrement, chez Sarbacane, dans des albums.

La notion de genre, moi, je m'en fiche un peu car je suis très fidèle à la science-fiction. Je suis tombé dedans tout-petit, je ne pense que SF, ne vis que pour la science-fiction, je suis un collectionneur invétéré de livres de science-fiction. J'ai toujours déménagé à cause des livres ! J'en ai même 15 000 dans une bibliothèque spécialement pour moi. Je suis fan de jouets de science-fiction. Je suis capable de me battre avec n'importe quel enfant pour lui piquer un jouet que je n'ai pas à une brocante. C'est compulsif ! Donc la notion de genre, pour moi, je n'ai qu'un genre, c'est la science-fiction, dans laquelle je suis particulièrement heureux même si je fais un peu d'incursions dans l'historique quelquefois.

### **Brigitte Louichon**

Je suis maître de conférences à l'IUFM d'Aquitaine et je suis ici à titre d'auteur de manuels de littérature pour le cycle 3, qui s'appelle « ITO » chez Magnard. Chercheur en littérature, mais dans deux domaines : en général, je ne parle que de mon travail de recherche en didactique de la littérature à l'école primaire, mais en fait j'ai une autre casquette : chercheur en littérature du XIXe siècle. Je parle aujourd'hui parce que j'ai essayé de construire un concept qui était le genre « sentimental » entre Rousseau et Flaubert. Je ne vais pas vous en parler, c'est juste pour dire que j'ai vraiment réfléchi à la question du genre, et du côté de la théorie, c'est-à-dire comment on construit un genre. Il me semble qu'on le construit d'abord parce qu'on a une expérience de lecture, c'est-à-dire que parce que vous avez le sentiment, quand vous lisez, que les choses se ressemblent, que vous allez essayer de mettre en mots, de mettre en règles, faire oeuvre de grammairien des énoncés qui sont des énoncés littéraires. En formation d'enseignant du 1<sup>er</sup> degré, je ne fais pas de cours sur la notion de genre, ni sur un genre particulier. Essentiellement parce que l'une des dérives les plus fréquentes dans l'enseignement, et particulièrement en ce qui concerne les enseignants du 1<sup>er</sup> degré qui ne sont pas spécialistes, c'est que l'objet de savoir pour l'enseignant devient objet de savoir pour l'élève. C'est-à-dire que si je fais un cours sur le genre, je suis à peu près convaincue d'avoir des séances dans les classes, où on va apprendre ce que c'est qu'un livre de science-fiction, alors que je pense que ce qui se joue à l'école primaire, c'est que les enfants lisent des livres de science-fiction et mettent en mots au sein de la classe et ne mettent pas en mots au sein de leur propre expérience ce sentiment d'une ressemblance.

### **Cécile Téroanne**

Je suis responsable éditoriale des romans chez Hachette jeunesse, donc je m'occupe des collections « Le livre de poche jeunesse » et des hors-séries ou des grands formats, selon l'intitulé que vous préconiserez. En fait, je vais transformer la question de Christian, et plutôt que de répondre à « Comment utilisez-vous la notion de genre ? », je vais répondre à la question « Est-ce que vous utilisez la notion de genre ? ». Et je vais dire : « Non, jamais ! ». C'est-à-dire que pour moi, la notion de genre, elle intervient a

posteriori, elle n'intervient jamais au préalable dans le choix d'un texte ni dans la décision de le publier. Elle est une question d'étiquette. C'est une question d'emballage. En tant qu'éditeur, pour faciliter le repérage du libraire, du parent, de l'enseignant, du lecteur, il faut qu'on nomenclature un peu nos livres, qu'on leur colle des intitulés, et donc, on doit choisir tel ou tel genre, ou tel ou tel segment. Ainsi, Christian a évoqué le travail de certains éditeurs qui font passer le cheval pour un genre, alors qu'effectivement, ça n'en n'est pas un !

### **Shaine Cassim**

Je suis éditrice de « Wiz » chez Albin Michel jeunesse. Déjà, la notion de genre, elle est assez présente dans le nom même de la collection, puisque « Wiz » qui est une contraction du terme *Wizard* fait partie du champ lexical de la Fantasy, donc l'identification est assez immédiate. Néanmoins, je rejoins ce que vient de dire notre collègue à côté, en disant qu'avant tout, il s'agit d'une qualité romanesque, d'une exigence sur l'univers et d'un travail d'éditeur pour présenter un livre, quel qu'il soit, qu'il soit de la SF, de la Fantasy, du policier, du suspense... Donc je suis contre la notion de genre dans la mesure où ça peut être restrictif en termes de qualité et de choix éditoriaux.

### **Christian Poslaniec**

Je pense que déjà vous voyez se dessiner ce que Marie-Hélène appelle une galaxie, avec des systèmes planétaires particuliers, comme la Fantasy ou la fantaisie, la science-fiction, et puis deux questionnements sur le fait que les choses se ressemblent, et que c'est donc à partir d'une ressemblance qu'on peut constituer un genre, alors que Cécile dit en gros que ça n'existe pas, ou du moins, que ça peut exister en tant qu'emballage, *a posteriori*. Donc vous voyez, on est vraiment aux antipodes de cette galaxie initiale.

Je vous propose de repartir sur les deux genres qui sont cités, en donnant la parole à « M. Science-fiction » et à « Mme Fantasy » !

### **Alain Grousset**

Qu'est-ce qu'on peut dire sur la science-fiction ? Chacun a sa définition, ça dure depuis cinquante ans. J'en ai trouvé une, moi aussi, de définition, en tant que spécialiste du genre. On me pose la question à chaque fois que je vais dans les classes : quelle différence y a-t-il entre la science-fiction et le fantastique ? Ce à quoi je réponds que la science-fiction, c'est le réel dans l'irréel, alors que le fantastique, c'est l'irréel dans le réel. Donc ce sont deux littératures complètement opposées. En ce qui concerne la science-fiction, on part d'un postulat irréel, un monde carré ou une planète carrée, un océan qui avance sur une planète, tout ce qu'on veut bien imaginer. À partir de là, l'auteur de science-fiction va raconter le quotidien des gens sur cette planète. Bien entendu, il va être complètement impliqué avec la géographie de cette planète. Donc, la science-fiction, c'est d'écrire le quotidien dans un monde, un postulat de départ assez fou ! Au contraire, dans le fantastique, on connaît le départ. Par exemple, on va passer un week-end en camping près d'un château et d'un seul coup, il va y avoir un orage, on est surpris, on va avoir du mal à mettre en place la tente et là, d'un seul coup, il va y avoir l'irruption d'un mec avec une tronçonneuse, et là, c'est donc l'irruption de l'irréel dans le réel. J'aime moins le fantastique que la science-fiction. Ces deux littératures-là

sont souvent mises dans le même paquet alors qu'elles obéissent à des lois complètement différentes.

Au milieu de tout ça il y a la Fantasy. Toi, Christian, tu l'as mise entre la science-fiction et le merveilleux. Moi, je pense que le merveilleux, c'est la racine de la science-fiction, de la Fantasy, du fantastique. Si je voulais représenter cela avec une image, il y aurait d'un côté d'un canyon le fantastique et de l'autre la science-fiction, et entre les deux, il y aurait une passerelle et toute la Fantasy est là. Quand cette fantasy est très proche de la science-fiction, à ce moment-là c'est la science-fantasy : c'est une planète avec des sorciers, de la sorcellerie, mais on y arrive en fusée, il y a une technologie. Quand c'est en plein milieu du gué, du pont, c'est la « high fantasy » : là, on est complètement dans un monde de sorciers, il n'y a pas de problème, tout est reconnu comme ça, c'est tout à fait accepté. Et puis après, on va vers le fantastique, là, il y a la « dark fantasy » : là, on est aussi dans un monde complètement merveilleux mais pas si merveilleux que ça, puisqu'il y a le mal, que les sorciers sont très méchants, que les romans sont très noirs. N'empêche que, par rapport à ma définition avec le réel et l'irréel, la Fantasy est plus proche de la science-fiction que du fantastique, puisqu'elle obéit au départ à une acceptation du monde avec des sorciers.

Pour être bien clair, je voudrais donner une petite définition qui vient de Denis Guiot, de chez Mango jeunesse qui tient une collection de science-fiction, « Autres mondes : il explique que le matin, vous vous levez, vous préparez votre petit déjeuner, et votre chat se met à causer. Trois solutions : vous êtes abasourdi : « Comment ça se fait que ce matin, mon chat parle ?! » Là, vous êtes dans le fantastique. Ou alors vous êtes dans la Fantasy, vous pensez que c'est normal que votre chat parle. Ou vous êtes dans la science-fiction et ça vous a coûté beaucoup beaucoup d'argent pour lui faire fabriquer des cordes vocales et vous vous dites qu'avec les nanotechnologies, enfin il parle ! Voilà les trois genres !

**Christian Poslaniec**

Et une cathédrale du moyen âge qui devient tout à coup une fusée et s'envole, c'est de la science-fiction ? [Allusion à la « *Citadelle du Vertige* », d'A. Grousset, Hachette]

**Alain Grousset**

Tout à fait !

**Christian Poslaniec**

Shaine, d'accord avec sa définition ?

**Shaine Cassim**

Oui, je n'ai pas grand-chose à ajouter. J'aime beaucoup la définition assez ironique de la Fantasy ! Simplement, je voudrais ajouter que sur ces notions de genre, évidemment se présente aussi - et vous avez le droit de rire - la notion de sous-genre: par exemple, un sous-genre de la Fantasy, c'est la Fantasy médiévale, par exemple, *Grimpow* qu'on a publié à l'automne. Il y a énormément de gens qui vous diront non, c'est un roman historique. Mais c'est parce qu'ils ne savent pas que c'est de la Fantasy médiévale. Donc, au bout d'un moment, on finit par se demander si c'est si important que cela, la notion

de genre reste assez relative. C'est aussi l'ambiguïté du genre, elle est sur-interprétée et sur-interprétative !

### **Christian Poslaniec**

Pour rebondir sur ce que vient de dire Shaïne, je pose la question plus particulièrement à Marie-Hélène et à Brigitte en tant que formateurs d'adultes, dont l'une a bien dit qu'elle se gardait bien de faire des cours de genres pour ne pas les retrouver dans les classes ! Je vous pose la question : est-ce que c'est si important ?

### **Marie-Hélène Roques**

Je vais prudemment adopter la casquette institutionnelle. Je dirais que c'est important parce que les instructions officielles me disent que je dois enseigner les genres. Mais par rapport à ça, il est vrai que, puisque je suis un peu spécialiste d'un genre ou d'un sous-genre qui s'appelle « l'autobiographie » et que moi j'appellerais plutôt « Récits en je », je vois bien combien il est vain en effet d'enseigner les régularités quand sans cesse la littérature moderne produit des exemples d'écarts et construit du plaisir sur cet écart. Mais si on n'a pas construit la norme, la régularité, un certain nombre d'indices qui permettent d'accrocher l'écart, à quoi faudrait-il l'accrocher, sinon à une norme ? Alors je suis désolée d'être dans cette position-là...

### **Shaïne Cassim**

C'est hyper honnête, comme position...

### **Brigitte Louichon**

Quand tu dis « enseigner les genres », c'est dans le primaire ou dans le secondaire ?

### **Marie-Hélène Roques**

C'est dans le secondaire.

### **Brigitte Louichon**

Dans le primaire, ce n'est pas du tout ça. Le genre est un outil pour l'enseignant. C'est une manière de problématiser les rencontres avec les textes.

C'était lumineux, ce que vous avez dit, la différence entre la science-fiction et le fantastique, avec le réel et l'irréel, c'est magnifique ! Et en même temps, vous dites : « Je suis obligé de dire ça, parce que les gens, ils les confondent tout le temps ! » Moi, ce qui m'intéresse, c'est ça : c'est cette confusion, c'est-à-dire en fait, l'idée que quand on lit, on lit avec des souvenirs, on lit les livres qui sont là avec ce qu'on est, avec ses goûts, quand bien même on a posé des normes. Il y a des endroits pour poser ces normes littéraires que sont ces notions de genre, ce n'est pas indu de faire un travail sur le genre... Dans l'enseignement, la question est peut-être de savoir quand on va poser la notion de genre. Et je pense que quand on forme des enseignants, l'obstacle premier, c'est la tradition pédagogique, c'est l'histoire pédagogique, sans côté péjoratif mais on s'inscrit toujours dans une histoire. Je pense que beaucoup d'entre vous savent que nous sortons assez difficilement d'une ère qu'on peut appeler l'ère du schéma narratif, dans laquelle on lit un conte, c'est-à-dire un texte assorti très clairement à un genre, non pas pour éprouver toutes les valeurs du conte, non pas pour lire une histoire patrimoniale, non pas pour pouvoir en parler à la maison, mais pour pouvoir en dégager le

schéma narratif et pour pouvoir savoir ce qu'est un conte. Mais à quoi ça sert de savoir ce qu'est un conte ? En plus, vous tirez des règles de l'observation d'un exemple, alors que les règles ne viennent que de l'observation de récurrences et donc de multiples expériences. Mais bon, dans les classes, la dérive, c'est celle-ci. C'est-à-dire que je vais lire un de vos romans, non pas pour le bonheur de plonger dans un univers et de me poser des questions sur le réel, mais pour pouvoir dire ce que c'est qu'un roman de science-fiction ! Objectif de la séance : le roman de science-fiction ! Moi, je suis désolée, pour moi, l'objectif de la séance, c'est de rencontrer un texte, rencontrer un auteur, aller chercher ailleurs, etc. Après, que l'enseignant fasse, construise pédagogiquement une rencontre avec d'autres textes fantastiques, de science-fiction, de l'auteur, etc. en utilisant des savoirs génériques, ça, c'est autre chose. Je pense qu'on est toujours obligé, quand on est en formation et *a fortiori* avec des enseignants non spécialistes, de mesurer les dangers, l'intérêt de stratégie de formation.

### **Christian Poslaniec**

Si je suis un enfant et que j'ai pris mon pied avec un bouquin, c'est très bien, mais c'est encore mieux si je peux aller voir mon bibliothécaire ou mon libraire en lui disant : « Je voudrais un autre livre de science-fiction », ou de fantastique, ou de Fantasy. Alors c'est peut-être pour ça que, bien qu'on s'en fiche - tout du moins Shaïne et d'autres réactions tout à l'heure- de définir un genre, à un certain moment, ça pose problème à Cécile : au départ, elle estime que le genre, ce n'est pas son problème, au moment où elle arrive aux nomenclatures, apparemment, ça reprend une autre importance !

### **Cécile Téroanne**

Je ne m'en fiche pas du tout, des genres, pour moi ça existe ! Mais c'est vrai que dans ma pratique d'éditeur, et là, je rejoins complètement Brigitte Louichon, c'est vraiment de *l'a posteriori*. Au départ, je suis la première lectrice d'un texte, c'est quand même pour ça que j'ai choisi de faire ce métier, c'est mon grand privilège et je me laisse complètement embarquer par le livre, et puis une fois que j'ai décidé de le programmer, de le présenter à des commerciaux, à des libraires, il faut bien que je leur donne des points de repère. Donc effectivement, c'est à ce moment-là que les difficultés commencent et qu'il faut définir le genre d'un texte, et c'est arbitraire. C'est prétentieux, mais je souhaite que tous les romans que je publie, en tout cas la majorité, débordent la notion d'un genre *stricto sensu*. Cette *Citadelle du vertige* que tu mentionnais tout à l'heure sans la nommer, pour Alain Grousset, c'est un roman historique qui vous embarque petit à petit dans de la SF. Mais vous pouvez aussi bien dire que c'est un roman historique qu'un roman de SF. Et il s'avère que finalement, chez Hachette, on va le publier comme un « roman ». Et on ne va pas le nommer plus que ça. Donc, inévitablement, chaque éditeur voudra marquer son empreinte et le choix du genre pourra montrer que c'est tel éditeur qui est passé par là et que là, c'est tel autre. C'est vraiment une question très subjective et, effectivement, où le texte, la plupart du temps, déborde la catégorie dans laquelle on l'inscrit.

### **Alain Grousset**

Pour moi, ce n'est pas si évident que ça, en tant qu'auteur, parce que dès le départ, il y a des maisons d'édition qui refusent de publier de la science-fiction.

### **Shaïne Cassim**

C'est parce que tu le leur annonces ! Si tu leur envoies le texte de *La citadelle du vertige* sans leur dire que c'est de la SF, ils vont commencer par le lire.

### **Alain Grousset**

Par le lire, oui, mais... Il y a effectivement Castor Poche où on essaie d'ouvrir l'éventail au maximum parce que, comme je le pense, à cet âge de lecture, les enfants doivent goûter à tout et ce n'est que plus tard qu'ils vont forger leurs goûts définitifs et ils vont lire à ce moment-là ce qui leur plaît, mais il y a des éditeurs qui refusent ça. Avec quinze ans d'expérience, comment ça se passe ? Il faut faire le constat honnête que la plupart des éditeurs ne connaissent pas forcément la science-fiction comme un spécialiste la connaît. Quand je dis « éditeur », je devrais dire « éditrice », puisque c'est un monde particulièrement féminin - or le lectorat de la science-fiction est principalement masculin ! La Fantasy, c'est autre chose. Donc pour la science-fiction, on se heurte déjà à ça. Le spécialiste comme moi va essayer de faire une histoire un peu plus pointue. Parce que j'ai tous mes référents, je vais essayer d'ouvrir une nouvelle porte, là-bas, au fond du cosmos, et souvent, je me heurte au pacte de lecture vis-à-vis de certains éditeurs qui n'ont pas bien compris, qui se demandent ce que vient faire la fusée là-dedans, au moyen âge, bref, il faut se battre, il faut expliquer ! Bien entendu, sinon je ne serais pas là, il y a des maisons d'édition qui acceptent ce genre là, donc je me dis « Ça y est, je suis sauvé, le livre va sortir enfin ! » mais là arrivent les libraires. Les libraires se demandent où ils vont ranger ce livre. Ils se demandent juste avec la quatrième de couverture si c'est de la science-fiction, de la Fantasy, du fantastique ! Tant mieux si l'éditeur a marqué quel genre c'était, comme ça on peut le ranger. Après, ils le rangent dans la bibliothèque au fond, là où il n'y a que le fantastique, la Fantasy et la science-fiction, à côté du polar, bien spécifique. Ce qui fait qu'effectivement, le grand spécialiste, le lecteur, traverse la librairie tout droit, ne regarde ni à droite ni à gauche, il s'en fout, il va au fond du magasin parce que c'est toujours au fond du magasin, il va avoir sa littérature préférée, va prendre ses derniers ouvrages et va aller, tout content, à la caisse. Par contre, ce qu'il faut se dire, c'est que j'aimerais bien toucher aussi d'autres personnes et faire du prosélytisme, trouver plein de nouveaux lecteurs, leur montrer que la science-fiction, ce n'est pas que « Star Wars » et des petits bonhommes verts, qu'il y a d'autres choses ! Eh bien ceux-là, ils ne vont pas aller au fond du magasin, parce qu'ils ne verront pas tout de suite l'armoire de science-fiction. Enfin, les livres se vendent et ça y est, je suis sauvé ! Que nenni ! Parce que lorsque j'arrive dans les classes, je trouve là aussi une méconnaissance de la science-fiction. Et on me dit, à propos de *La citadelle du vertige* : « Ah ! M. Grousset, quel merveilleux livre de fantastique ! ». Alors j'essaie de lever le doigt : « M'dame, non, c'est de la science-fiction ! » et elle me répond : « Oui, mais c'est du fantastique ». Et voilà ! Ce travail-là, en tant qu'auteur, dans les classes, on le fait en permanence. Quand on se réunit, entre auteurs de science-fiction, comme Christian Grenier, on est quelquefois un peu fatigué de faire toujours cette mise au point...

### **Christian Poslaniec**

Il faut signaler d'ailleurs que la télé ajoute à la confusion puisqu'elle nomme tout « fantastique » !

### Shaïne Cassim

Au départ, la collection Wiz a été fondée essentiellement sur un catalogue de Fantasy, donc elle a été identifiée d'une part par son nom et d'autre part par ses couvertures. Ensuite, quand d'autres types de textes sont arrivés, ils ont été identifiés par leurs couvertures. Ce n'est pas de la Fantasy, ce n'est pas de la science-fiction, et alors ? On retrouve quand même cette problématique qui, en effet, mérite d'être posée - en tout cas, elle l'est au départ de la réflexion qui a fait que ça a existé - mais ensuite, il y a aussi quelque chose qui transcende le genre, quand une collection commence à devenir une ligne éditoriale qui ne travaille plus que sur des titres de Fantasy.

### Christian Poslaniec

Il fut une époque où les éditeurs n'avaient que des collections généralistes. Il a fallu que petit à petit, ils fassent rentrer ça dans des boîtes. L'exemple dont parlait Cécile est d'autant plus intéressant qu'il y a moins de dix ans, tous les livres de poche Hachette portaient une liste de trente mots-clés derrière, parmi lesquels il y avait une bonne dizaine de mots-clés de genres, ou de ce qu'on pouvait appeler des genres, et que petit à petit, ça a été supprimé. On rentre non pas dans la confusion des sentiments mais dans la confusion des genres - plusieurs intervenants l'ont dit - à la fois par un recul peut-être de l'intérêt du public qui n'a pas envie de caractériser les choses, et puis peut-être qu'on se rend compte qu'effectivement les transgressions sont plus intéressantes que les catégorisations ! Je n'en sais rien ! Toujours est-il que la question que j'ai envie de vous poser maintenant aux unes et à l'autre, c'est : dans l'état actuel des choses qu'on vient un petit peu d'approximer, quel est le principal obstacle que vous rencontrez en ce qui concerne la notion de genre ? Cela a déjà été un peu abordé tout à l'heure par Marie-Hélène, mais peut-être peut-elle compléter dans ce sens-là...

### Marie-Hélène Roques

Cette question m'a paru si vaste que je l'ai reformatée à ma dimension, c'est-à-dire au domaine de l'autobiographie ! En effet, avec l'autobiographie, on a le même élargissement de la part des médias. « Autobiographie », aux yeux des médias, ce sont tous les récits qui sont à la première personne. Et en effet, dans tout ce qui est écrit à la première personne, c'est le seul signifiant linguistique qui assure la continuité ou le parallèle entre ces récits. Bien évidemment, on trouve en littérature de jeunesse comme ailleurs, des types de récits extrêmement différents. On trouve en effet de véritables autobiographies : l'auteur ou l'illustrateur raconte ou dessine en effet sa vie. On connaît par exemple l'album de Tomi Ungerer<sup>1</sup> qui s'appelle *A la guerre comme à la guerre*, dans lequel il dessine ce qu'il a vécu. Mais on trouve également, avec le même « je », des récits de témoignages. C'est le fameux *Grand-père* de Gilles Rapaport<sup>2</sup> qui témoigne de la condition de ce grand-père pendant les deux guerres mondiales. Mais on trouve également des « je » fictifs. Par exemple, toujours de Tomi Ungerer, le fameux *Otto : autobiographie d'un ours en peluche*<sup>3</sup> dont on voit bien que le « je » qui est manifesté n'est pas le « je » de Tomi Ungerer qui a une médiatisation. On trouve également des lettres. On voit bien dans les *Lettres des Isles Girafines*<sup>4</sup> qu'il y a un destinataire de

---

<sup>1</sup> « A la queue comme à la queue », de Tomi Ungerer, La Nuée Bleue puis L'Ecole des Loisirs.

<sup>2</sup> « Grand-père », de Gilles Rapaport, Circonflexe.

<sup>3</sup> « Otto : autobiographie d'un ours en peluche », de Tomi Ungerer, L'Ecole des Loisirs.

<sup>4</sup> « Lettres des Iles Girafines », d'Albert Lemant, Le Seuil Jeunesse.

cette lettre, que le « je » s'adresse à un destinataire dans lequel le lecteur peut se confondre ou se mettre à distance, mais on a également des journaux intimes et fictifs, je pense à *C'est la vie Lili*, cette petite merveille de Valérie Dayre<sup>5</sup>, dans laquelle justement le destinataire se trouve aux prises avec un « je » multiforme sur lequel il n'a pas beaucoup de prise et qui l'amène dans d'autres domaines. Et puis il y a beaucoup de dialogues intérieurs. Il y a par exemple le fameux *Moi et Rien*<sup>6</sup>. Là aussi, il fait aller le jeune lecteur dans des questions existentielles d'une très grande force. Le champ est extrêmement vaste. Est-ce que c'est un obstacle ? Je ne sais pas. Au contraire, je crois que c'est une richesse. Si on peut parler d'obstacles, c'est parce que ces « je », ces récits à la première personne, introduisent des postures de lecture, c'est-à-dire que chez les élèves, bien souvent, mais chez les lecteurs adultes également, avec un « je », on attend un récit de vie. On attend que celui qui dit « je » s'engage dans un pacte de vérité et on attend de ces lectures en « je » quelque chose qui sera authentifié par des dates, par des lieux, par des événements. Or, dans cette diversité d'écritures en « je », on trouve des pactes qui ne sont pas des pactes autobiographiques et qui sont des pactes biaisés, qui sont d'une extrême séduction mais qui battent en brèche cette norme spontanée que convoque l'élève ou le lecteur, attendant ainsi une lecture référencielle.. Voilà, c'est un obstacle et c'est une richesse, c'est l'un et l'autre. En tout les cas, pour construire ce qu'Aragon a nommé le « mentir vrai », pour le construire, il faut en effet que l'enseignant et que le lecteur adulte accompagnent cette construction du pacte de lecture et la fassent évoluer.

### **Alain Grousset**

Je viens d'expliquer un peu les difficultés quotidiennes de l'auteur maudit de science-fiction... Je crois que le principal obstacle, c'est la science-fiction elle-même ! C'est-à-dire que cette science-fiction, elle est partout, dans les films, dans les jeux vidéo, et finalement, il est peut-être assez difficile de faire découvrir aux élèves une autre science-fiction, qui va être littéraire, qui va avoir plus de réflexion sur le monde, car c'est toujours une transposition. Quand ça se passe sur une autre planète, bien souvent, c'est qu'on veut aborder d'une manière exacerbée la position de notre propre société, c'est juste un regard plus éloigné. Donc c'est peut-être un peu ça aussi, notre propre ennemi, c'est la science-fiction elle-même. Elle a de multiples facettes. Les facettes qu'elle a en film et en jeu vidéo ne sont souvent que de l'apparence et n'ont pas la profondeur qu'on voudrait montrer.

### **Brigitte Louichon**

Il y a des textes eux-mêmes qui ne rentrent pas dans la catégorie générique ou ne rentrent que partiellement. Et je pense que c'est ce qu'il faut absolument construire avec les élèves, mais d'abord avec les enseignants. C'est-à-dire qu'il faudrait les mettre dans des situations où, au lieu de vouloir faire rentrer les textes dans une définition, il faut essayer de leur montrer combien chaque texte est singulier. C'est peut-être la définition de la littérature. Chaque texte est singulier ! On ne peut jamais projeter sur aucun texte digne de ce nom un dispositif ou une lecture qui soient strictement identiques.

---

<sup>5</sup> Rageot, puis l'Ecole des Loisirs.

<sup>6</sup> « Moi et Rien », de Kitty Crowther, L'Ecole des Loisirs

Marie-Hélène parlait de l'autobiographie, moi je fais un peu ce genre de choses, non pas avec le genre sentimental mais avec le journal intime qui me semble être un genre qui a des caractéristiques intéressantes du point de vue énonciatif. C'est aussi une littérature du « je », c'est un genre qui me semble être, en littérature jeunesse, assez prolifique ou plus exactement, ce n'est pas le journal intime, ce sont des romans dont les modalités narratives sont celles du journal intime, qui permettent d'aborder des questions comme celle, centrale pour de jeunes enfants, de la fiction et de la réalité : quelle différence y a-t-il entre *Le journal d'Anne Frank* et *Le journal d'Adèle*<sup>7</sup> ? Et ça permet d'aborder par exemple des notions extrêmement complexes dans d'autres types d'écrits comme la différence entre l'auteur et le narrateur ou le personnage. Là, on a évidemment des choses qui apparaissent. Donc ça m'intéresse de travailler sur un genre comme ça parce qu'il croise beaucoup de choses. De même un journal intime dans un univers historique, c'est aussi un roman historique mais avec, en fait, un point de vue qui est du côté du quotidien et de la subjectivité. Donc, je pense que ce qui est intéressant, en fait, c'est surtout d'aborder ça avec les élèves ou avec les enseignants du côté de ses régularités qu'on peut mettre en évidence et moi, je parlerais moins de transgression, parce qu'il n'y a pas que de la transgression, il y a de la singularité permanente.

### **Christian Poslaniec**

Autrement dit, le principal obstacle est conceptuel parce que d'une part, pour définir un genre il faut que les choses se ressemblent, et d'autre part, chaque texte est singulier !

### **Cécile Téroouanne**

En fait, vous avez bien synthétisé les deux problèmes de l'éditeur, c'est effectivement que chaque texte déborde le genre et qu'il faudrait pouvoir nommer un genre pour chaque texte. Donc, comme le rappelait Christian, le Livre de Poche jeunesse, il y a dix ans, avait trente catégories. À l'heure actuelle, il en a douze. Et l'année prochaine, il en aura cinq parce qu'on s'est dit que ce n'était pas possible... *Parvana*<sup>8</sup>, on peut le mettre en récit autobiographique, en récit de vie, en roman historique, en témoignage parce que c'est basé sur des faits réels - ça raconte l'histoire d'une enfant en Afghanistan avec le martyre des femmes soumises au régime taliban - bref, on peut se prendre la tête là dessus indéfiniment ! Au bout d'un moment, ça devient tellement arbitraire et tellement stérile que j'en viens à avoir la même attitude que quand je vois les aliments décomposés en tous les ingrédients qui les constituent : à la fin du compte, les aliments n'ont plus de goût et le texte que je publierai n'aura plus de goût non plus ! Si c'est juste pour savoir quel est l'excipient qui le constitue ou le colorant qui intervient, je trouve que ça n'a plus de sens. Ce qui est important, c'est de publier de la littérature et des textes uniques à chaque fois. Le principal obstacle, c'est vraiment celui-là.

### **Alain Grousset**

Comment allez-vous faire pour les critiques ; il y a des critiques spécialisés dans un genre... Je vais recevoir quels livres à lire, moi ?

---

<sup>7</sup> « Le journal d'Adèle », de Paule du Bouchet, Gallimard Jeunesse.

<sup>8</sup> « Parvana : une enfance en Afghanistan », de Deborah Ellis, Hachette Jeunesse.

### **Cécile Téroanne**

La conclusion de mon attitude et de la position actuelle, pour quand même dégager ce qui est important par rapport à la notion de genre, c'est-à-dire « c'est proche » et donc la constitution d'un univers qui va plaire aux lecteurs, c'est de faire confiance à l'auteur : nous abandonnerons un certain nombre de catégories pour mieux mettre en avant l'auteur et dire : « Tu as aimé ce texte d'Alain Grousset, eh bien tu aimeras l'autre », et puis quand il aura lu tous les Alain Grousset, eh bien on compte sur le libraire, sur les enseignants, sur l'intuition du lecteur pour aller trouver le livre qui lui convient.

### **Shaïne Cassim**

Je vais emprunter à Geneviève Brisac la notion de frontière et non pas cette fois-ci entre ados et adultes, mais simplement pour parler d'un texte qui s'appelle *C'est ma vie*<sup>9</sup>, chez Wiz : il est à la frontière à la fois d'une l'histoire psychologique, d'une modification et aussi où il y a une irruption du fantastique. Donc c'est un texte absolument inclassable et je m'en réjouis ! On ne peut pas le ranger !

J'ai entendu votre définition de la littérature que je trouve très juste mais la mienne est un peu plus... comment dirais-je ? ...un peu plus personnelle. Pour moi, l'identification du genre passe vraiment au second plan parce qu'un livre de littérature, c'est quelque chose qui aura modifié le lecteur, quel qu'en soit le genre. Je me souviens de la première fois que j'ai lu *Les Hauts de Hurlevent*, j'avais 13 ou 14 ans et j'ai eu un choc littéraire inouï. Aujourd'hui, je ne sais toujours pas où je rangerais ce livre et peu importe !

### **Christian Poslaniec**

Alors tout d'abord, Alain, à partir de la semaine prochaine, tu recevras un mètre cube de livres par semaine comme critique et ça sera à toi de faire ta propre cuisine ! Deuxièmement, Brigitte se demande quelles sont les cinq catégories nouvelles dans le Livre de Poche jeunesse chez Hachette l'année prochaine...

### **Cécile Téroanne**

Il y aura le roman contemporain parce que la plupart du temps, ce sont des auteurs contemporains encore vivants qui rentreront dedans, les classiques, le roman historique - là, c'est plus par souci des instructions officielles qu'autre chose qu'on a maintenu cette catégorie -, les contes et le policier. Le policier, lui, il a tendance à être tellement caractérisé qu'on pourra le garder. Et puis dans le catalogue Hachette, il s'avère qu'on a des auteurs comme Agatha Christie, Conan Doyle... L'éditeur fait des choix par rapport à son catalogue. J'ai 550 titres au catalogue, comment est-ce que je les organise ? Une fois de plus, c'est arbitraire et quand je ne serai plus au Livre de Poche, celui ou celle qui me succédera dira que c'est complètement débile, ce classement et hop ! Il recommencera et ça sera reparti pour un tour !

### **Christian Poslaniec**

Pour rebondir aussi sur ce qu'a dit Shaïne, je vous rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, on opposait « littérature » et « genre ». Il y avait ce qu'on appelait la « littérature de genre » et ce qu'on appelait la « littérature de gare » ! Comment rebondissez-vous sur ces notions de « littérature » et « genre » ?

---

<sup>9</sup> « Maintenant, c'est ma vie », de Meg Rosoff, Albin Michel Jeunesse, « Wiz ».

### **Shaine Cassim**

Ce que je voudrais ajouter là-dessus, quitte à mettre les pieds dans le plat, c'est que très souvent ou souvent, c'est une décision de classification qui ne relève pas forcément de l'éditeur. C'est un travail tous ensemble avec les services commerciaux, etc. qui ont besoin, pour pouvoir travailler et communiquer sur les bouquins, de les classer d'une certaine manière. Ce n'est pas indécent de le dire non plus. Par exemple, chez Albin Michel jeunesse, on va avoir de nouveaux titres lancés sous le label « Wiz Suspense ». C'est une réflexion qui a été menée avec tous les services concernés et ça ne relève pas forcément du choix d'une politique éditoriale. On vous explique que c'est mieux de l'identifier pour telle ou telle raison. Ce pourront être aussi des questions extrêmement techniques.

### **Christian Poslaniec**

Ce n'est pas seulement technique. En tant qu'écrivain - c'est quand même une de mes visières - j'ai dans mes tiroirs, comme tous les écrivains, 200 à 300 lettres d'éditeurs qui disent que mon manuscrit n'entre pas dans leurs collections ! Alors même que je suis très content d'avoir transgressé un genre quand j'envoie quelque chose !

### **Shaine Cassim**

Oui, mais là, c'est l'hypocrisie de l'éditeur qui se drape dans les genres de ses soi-disant collections ou dans les soi-disant genres de ses collections pour refuser un manuscrit ! Tu es assez lucide, Christian, pour savoir ça ! Et maintenant, souvent, on ne parle plus de « genres », on parle de « politique éditoriale » !

### **Cécile Téroanne**

« Littérature de genre », c'est ce qu'on peut appeler aussi « para-littérature », ça renvoie fondamentalement à la question « qu'est-ce que c'est que la littérature ? » ! Les avis peuvent converger sur certains points entre éditeurs et formateurs, c'est-à-dire, en gros, lecteurs experts, pour définir le genre à partir de l'énoncé, c'est-à-dire que vous allez lire le texte, dégager des structures, des thématiques, etc. et des relations entre les textes entre eux. Vous allez pouvoir le définir à partir du lecteur. Et puis, il se définit en fait par le champ littéraire qui constitue la littérature. Quand un éditeur fait un classement qui, du point de vue d'un littéraire, est complètement aberrant - le roman contemporain, les classiques, le roman historique et les contes - il n'y a pas de critère valable d'un point de vue textualiste, mais il n'empêche que ce classement-là, il existe, que des textes vont être produits et classés à l'intérieur de ça, produire des effets sur leur réception, et donc construire, quelque part des systèmes qui coexistent. Donc la littérature ne se définit pas par le texte. Elle se définit par un auteur, un texte, un lecteur, des institutions dont l'école, la librairie, etc.

### **Alain Grousset**

Je crois qu'on mélange deux choses. Vous parlez à l'intérieur du texte. Bien entendu qu'il faut élargir et que plus on est *border line* et mieux ça vaut, parce qu'au moins, on fait preuve d'originalité. Mais ce n'est pas ça. D'après moi, la classification à partir du thème n'est faite que pour l'acte d'achat. Uniquement pour ça. Après, effectivement, si on a mis un roman de science-fiction dans une collection « Wiz », on a peut-être

attrapé un nouveau lectorat qui va dire : « Ah ben non, moi, je ne lis que de la Fantasy depuis des années, mais ça, ce n'est pas mal non plus ! » Et peut-être ira-t-il ensuite vers la science-fiction, et tant mieux ! Ou il dira : « Je me suis bienfait avoir, j'ai acheté un truc, ce n'est pas du tout ce que je veux lire ! » Mais le catalogage, le packaging, il est là simplement pour l'acte d'achat.

### **Christian Poslaniec**

Comment le lecteur ira-t-il vers la science-fiction, s'il ne sait pas que c'est de la science-fiction, puisque ce n'est pas dans une collection de science-fiction ?

### **Alain Grousset**

Moi j'ai envie que les fans de SF lisent mes livres, de faire du prosélytisme et d'écrire ce que j'ai tellement adoré étant jeune et que je veux faire découvrir - il n'y avait pas beaucoup, à part Bob Morane, et encore !

Le fait de mettre l'étiquette « science-fiction » a des avantages pour les fans, c'est un désavantage pour celui qui dit qu'il n'aime pas, alors qu'il n'a jamais rien lu en SF ! Je pense qu'il faut les deux ! des collections spécialisées comme « Wiz » mais aussi des collections non cataloguées.

### **Shaine Cassim**

Là, c'est la collaboration entre l'auteur et l'éditeur qui peut intervenir. Tu as envie que le lecteur qui a aimé ton roman lise ce que toi tu estimes être de la SF, mettons dans le livre à la page d'introduction, « Alain Grousset a toujours adoré... Il a découvert la SF avec ça, ça et ça... » Et dans ces conditions-là, plus besoin d'estampiller « SF ». Et ne réduisons pas non plus le lectorat. Parce que coller des étiquettes, ça réduit le lectorat potentiel.

### **Christian Poslaniec**

Tu as une autre solution, c'est de mettre en quatrième de couverture un petit truc à gratter en disant : « Si vous voulez savoir ce que vous avez lu, grattez ! »

### **Alain Grousset**

Il y a une autre solution, c'est le sigle temporaire : au début, c'est marqué « SF » et plus il reste chez le libraire, et plus ça s'efface, et après, le hasard fait que le gars l'achète quand même !

### **Christian Poslaniec**

Marie-Hélène, pensez-vous que vos destinataires, en l'occurrence les étudiants, ont la même définition des genres que vous ?

### **Marie-Hélène Roques**

Non, ce sont des étudiants que je forme à des concours de recrutement, donc ce n'est pas la période de la vie où on va jouir intellectuellement de l'écart, de la transgression, de la digression. Pour assurer la réussite au concours, on va rechercher plutôt du côté des régularités génériques que du côté de la transgression. Et j'éprouve également d'assez grandes difficultés avec les professeurs stagiaires de lettres, qui pourtant ont réussi le concours, par exemple à travailler l'auto-fiction, domaine extrêmement

généreux aujourd'hui, mais qui travaille tellement l'écart, justement, et le plaisir esthétique, que je suis étonnée de voir les réticences de ce public à se saisir du plaisir qu'offre l'auto-fiction.

### **Christian Poslaniec**

Alain, est-ce que tu penses que tes lecteurs ont la même définition que toi des genres ?

### **Alain Grousset**

Ça dépend des lecteurs. Dans le primaire, je vais dire qu'ils s'en contrefichent. Et ils ont bien raison ! Il sont là pour découvrir et moi, ce que j'essaie d'écrire, c'est justement pour leur ouvrir l'esprit, en leur disant : « Tiens, moi, je te propose ce genre-là, il y en a d'autres, et puis fais ton choix ». Après, les adolescents appartiennent à des castes, ils créent eux-mêmes leurs genres, leurs sous-genres, ils vont adorer la science-fiction mais après, il y en a qui vont adorer juste le style punk, d'autres le cyber punk, etc. Ce qui m'intéresse, c'est que écrire pour la jeunesse me donne des avantages. Par exemple, si je peux me permettre d'écrire un livre qui se passe sur une planète remplie de sable, avec d'énormes vers qui fabriquent une épice, les enfants vont lire ça et quand, adultes, ils vont lire *Dune*, ils vont se dire : « Tiens, ça me rappelle un bouquin de Grousset ! », j'ai l'antériorité sur tout ! Je vais être lu avant mes maîtres ! Je suis là pour leur offrir ça, je ne m'interdis pas de reprendre de grands thèmes pour les jeunes parce qu'ils m'ont tellement passionnés, moi, que j'ai envie de les travailler à ma sauce.

Dans l'autre sens, être un spécialiste, ça apporte quelques désavantages : après, on est catalogué là-dessus. Comme l'acteur qui ne fait que de la comédie, après, les rôles tristes, c'est terminé pour lui. C'est difficile de s'écarter.

Par ailleurs, aller dans les classes m'apporte beaucoup. Pourquoi ? Parce que ça me remet à ma place ! Quand je leur parle de « Blade Runner », je vois des grands yeux comme des soucoupes : « Connais pas ». « Comment ? Vous ne connaissez pas « Blade Runner » ?! ». « Non non, pas du tout ! ». Et là, je réalise d'un seul coup que tout mon acquis, ils s'en fichent. Ils sont plus loin, ils recommencent tout à zéro. Et c'est génial, j'ai une page blanche en face de moi !

### **Brigitte Louichon**

Bien sûr, les destinataires n'ont pas la même définition des genres que nous ! Je prends un exemple par rapport au théâtre, dont on a peu parlé... C'est un genre à part entière. Quand je travaille avec des enseignants sur le théâtre, ils ont une représentation du théâtre qui est très construite par leur scolarité, c'est-à-dire qu'ils se souviennent qu'il y a des tragédies, qu'il y a des comédies, ils se souviennent de Corneille, de Racine, des actes, des scènes, etc. Donc ils ont construit des régularités - l'enseignement a construit des régularités - qui ne sont jamais remises en cause par l'expérience parce que globalement, ce sont des gens qui ne vont quasiment jamais au théâtre et qui ne lisent pas de théâtre, comme chacun d'entre nous : il y a très peu de gens qui lisent du théâtre.

Dans la liste d'œuvres de théâtre au cycle 3, ce sont des œuvres très contemporaines, d'une immense qualité, et à mille lieues de cette catégorisation générique, mais elles restent du théâtre néanmoins. Donc il y a bien une étiquette « genre » mais de plus près,

ça ne correspond pas du tout à ce qu'on attend. Or quand on travaille avec des enfants sur ces mêmes pièces, ils ne connaissent pas Racine, Corneille..., ils n'ont pas construit de régularités. Or le théâtre contemporain se caractérise beaucoup par ce qu'on appelle des formes d'épiciation, c'est-à-dire des formes de narration. Vous allez trouver du récit, des narrateurs, des monologues, enfin, beaucoup de choses qui ressemblent un peu à ce que les enfants connaissent, qui est du récit. Le fait de ne pas avoir construit le genre « théâtre » mais, en revanche, d'avoir construit de manière implicite le genre « roman » ou le genre « récit » permet de rentrer beaucoup plus facilement dans cette actualisation du genre qu'est le théâtre contemporain pour la jeunesse.

### **Cécile Téroanne**

On en est tous d'accord pour dire que les destinataires n'ont pas la même définition des genres que nous. Je vais faire un peu de provocation : tout ce qui compte pour moi, c'est de transmettre les livres que je publie à des lecteurs en leur disant que ce que je publie, c'est le genre des bons livres Il y aurait le genre du « bon » et le genre du « mauvais » livre, et puis voilà ! Moi, je prétends que je publie de bons livres !

### **Christian Poslaniec**

Chacun voit midi à sa porte !

### **Shaïne Cassim**

Je ferais la même réponse que Cécile ! Je n'ai vraiment rien d'autre à ajouter : en tant qu'éditrice, la question se résout comme ça.

### **Christian Poslaniec au public**

Vous connaissez ce poème qui commence par « A droite, les pensées permises, à gauche, les pensées interdites » ? Je vous propose, puisqu'il nous reste encore un quart d'heure, de poser vous-même vos questions aux personnes qui sont à la tribune...

*Une dame dans le public évoque d'autres médiateurs de lecture, en particulier les documentalistes et les bibliothécaires, qui par leurs modes de classement affrontent aussi la notion de genre.*

### **Christian Poslaniec**

On vient de montrer que la définition n'est pas la même pour le producteur et pour le destinataire. Vous voulez dire qu'il y a encore un autre intermédiaire qui transforme les choses ?

### **Shaïne Cassim**

Pour les documentalistes et les bibliothécaires, ça ressort de la même exigence de classification, et vous êtes confrontés à ça effectivement. Soit vous adoptez pour les romans un interclassement par auteur et dans ces cas-là, vous aurez un policier à côté d'un roman historique, y compris pour le même auteur qui peut écrire dans des genres très différents, soit vous adoptez les classements des éditeurs mais je mesure que c'est très difficile... Vous recevez tous les arbitraires d'un seul coup et il faut que vous en fassiez quelque chose. Le libraire, lui, à la rigueur, va obéir à une logique commerciale, ce qui n'est pas forcément la meilleure logique, mais au moins, il peut s'abriter derrière.

### **Alain Grousset**

Et pour vous arranger un peu, il y a des auteurs qui prennent des pseudonymes !

### **Christian Poslaniec**

Alors est-ce que la bibliothéconomie est un moyen de résoudre la question des genres ?

*Une dame dans le public évoque une pratique pédagogique consistant à attirer l'attention des élèves sur une thématique.*

### **Shaine Cassim**

Vous parlez de « thématique » quand nous parlons d' « univers » et c'est la même chose. En tant qu'éditeurs, on veut faire confiance d'abord à la notoriété de l'auteur qu'on cherche à installer, évidemment, et puis après, à votre culture du livre qui fera que, en faisant une table « univers SF » où vous mettrez Grousset, Grenier et d'autres, vous mettrez aussi évidemment Jules Verne. C'est plus une communauté culturelle qui se joue, là. On ne va pas re-labelliser sur chaque livre, ça serait sans fin. Le titre et le nom de l'auteur disparaissent au profit de toutes ces étiquettes, et c'est précisément là qu'on quitte la littérature.

### **Alain Grousset**

Je crois qu'on peut prendre l'image de la nourriture : je suis un producteur, un paysan, je fais une matière première du mieux que je peux, par exemple un bel agneau, puis la grande distribution va mettre son packaging, des lumières rouges pour faire encore plus ressortir la couleur de la viande, et, vous, vous allez acheter cette viande et vous allez l'accommoder à votre sauce : c'est une chaîne et chacun apporte sa transformation, en espérant que ce soit goûteux à la fin.

### **Shaine Cassim**

Sans vouloir baisser les bras... pour que ça marche, il faudrait que tous aient la même classification. Or déjà, au sein d'une table de quelques personnes, on n'a pas les mêmes définitions. On fait au mieux pour permettre ces repérages qui sont extrêmement importants pour nous, éditeurs, quand on est relayés par les bibliothécaires, les documentalistes, les profs, qui nous renvoient souvent cette question. C'est d'une importance majeure pour les livres, et aussi, à l'arrivée, pour les lecteurs. Car ce sont eux qui viennent vous poser la question.

Mais en effet, je crois aussi qu'au bout d'un moment, trop d'étiquettes sur un livre finissent par empêcher qu'il soit « poreux ». On a les tranches d'âge, les thématiques, les noms de collections... ça devient difficile. Quand on fait une couverture, on finit par passer plus de temps à essayer de voir où est-ce qu'on va mettre le logo, etc. qu'avec l'image elle-même, qui est quand même le premier contact que le lecteur va avoir avec le livre qu'il va acheter, lire, emprunter ! Il y a une espèce de côté exponentiel du classement qui devient très ennuyeux quand même !

*Dans le public, quelqu'un aborde la question de la poésie.*

### **Christian Poslaniec**

Je vais répondre car j'ai publié des recherches sur la poésie, et d'ailleurs, mon prochain bouquin est une anthologie de poèmes. Lors d'une recherche qu'on faisait sur les ateliers d'écriture dont un était consacré à la poésie, j'ai cherché un peu partout des définitions satisfaisantes de la forme - que vous appelez « genre » - « poésie ». Ce qui m'a le plus satisfait, finalement - je ne me souviens d'ailleurs plus quel était l'auteur, totalement inconnu, de cette définition - c'est : « Un poème, c'est un genre littéraire où on trouve au moins 50% des ingrédients suivants : musicalité, prosodie, tropes, etc. » Avec cinq ou six catégories comme ça. Il fallait griffonner après avoir fait une évaluation des quantités et si ça correspondait à 66%, c'était de la poésie. S'il y avait moins de 66 %, ce n'était pas de la poésie.

Ça paraît rigolo à dire comme ça, mais je n'ai pas trouvé de définition plus efficace. Quand on est anthologiste, en particulier, on a un mal fou à décider si certains textes ça rentrent dans la catégorie de ce qu'on est en train d'anthologiser. Et en particulier, pour la poésie, c'est toujours le cas. Le bouquin qui va paraître chez Seghers s'appelle *Duos d'amour*. Je voulais faire correspondre un poème de femme et un poème d'homme. Il y a des couples célèbres que j'ai pu associer mais il y a beaucoup de couples que j'ai constitués. Pour Albertine Sarrazin, j'ai choisi un extrait d'un roman. J'estime que c'est de la poésie, mais est-ce que c'est de la poésie ? Je pense qu'il n'y a pas de réponse plus précise. A moins que quelqu'un en ait une ?

### **Brigitte Louichon**

Non, mais je pense qu'on voit bien comment certaines choses relèvent de la question du genre et d'autres de la question de la classification. Et ça n'est pas du tout la même chose. Le genre est une typologie, mais très particulière. En fait, historiquement, le genre est du côté de la prescription. Il était beaucoup plus facile au XVIIe siècle de dire : « Ça, c'est une tragédie qui respecte la règle des unités » ou « Ah ! Je suis désolée, mon bon monsieur, l'unité de temps, elle n'y est pas, ce n'est pas une tragédie ». Au XVIIIe siècle, au moment de la Révolution, la poésie était extrêmement normée. C'était facile, on était à la fois du côté de la prescription, de l'intériorisation des règles, et du côté d'une norme. En fait, maintenant, on est dans une prolifération, pas du côté de la norme mais du côté d'un repérage, d'une organisation des savoirs, des expériences, etc. mais qui n'est plus du tout la même. Or le mot est resté. Et le mot s'emploie dans des sphères énonciatives complètement différentes, ce qui explique qu'on dise des choses très diverses.

### **Christian Poslaniec**

Pour conclure, trois choses brèves : la première, c'est que, quand on regarde l'évolution de la littérature n'importe où dans le monde, on s'aperçoit que se succèdent constamment des périodes de classicisme et des périodes qui sont anti-classiques, qu'on pourrait appeler baroques, si vous voulez. C'est ce que vient de remarquer Brigitte. On a peur des académismes, donc, à chaque fois, on a des réactions un peu prudentes vis-à-vis de tout ce qui tente de classifier.

En deuxième lieu, je voudrais attirer l'attention sur un mot qu'a utilisé Shainé tout à l'heure, quand elle a parlé de « poreux » : laissons les textes être « poreux » ! Le « poreux », c'est du vide et du plein. Le plein, c'est justement le genre, il y a du genre

dans le plein ! Et le vide, c'est tout ce qui passe à travers. Et je crois qu'effectivement, une lecture littéraire, c'est quelque chose qui accepte ce double crible du vide et du plein.

Et un conseil, pour conclure absolument : en repartant d'ici, repartez par le jardin qu'il y a derrière ! A un moment donné, vous allez passer devant un dragon en métal. Regardez-le bien et essayez de décider s'il s'agit de merveilleux, de fantastique, ou de science-fiction !